Les Marquises

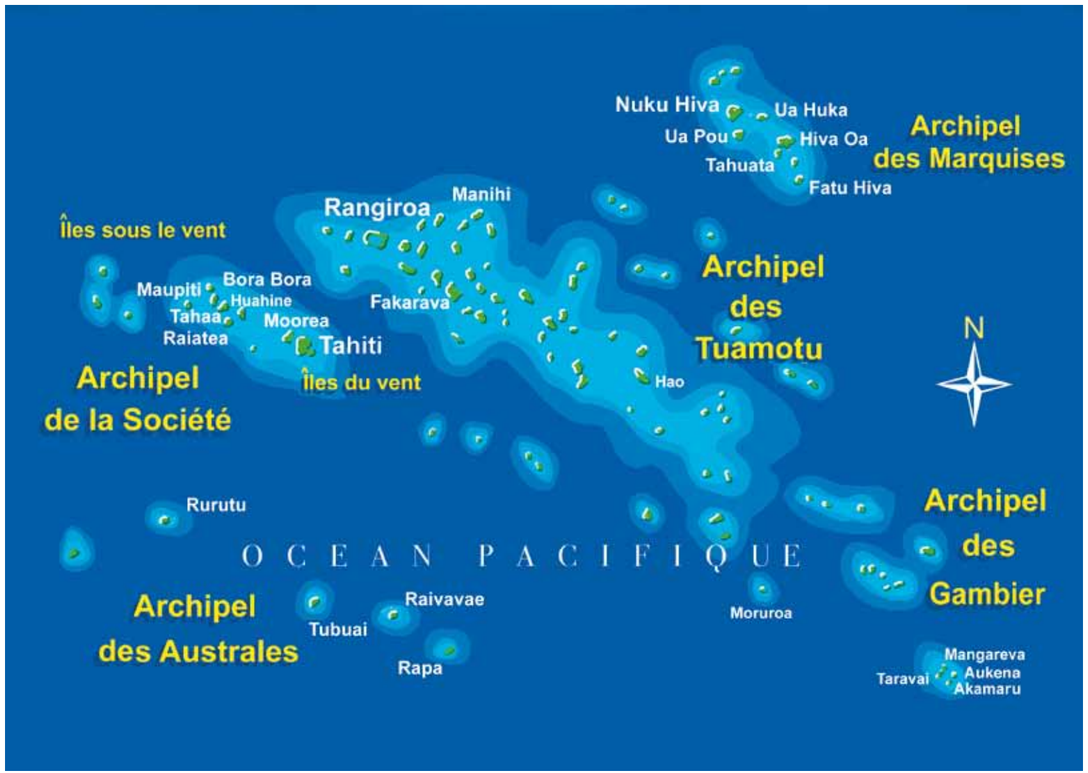
La terre des hommes

Te Henua Enana

Madeleine et Michel AUBERT

éditions Pages du Monde
collection Anako

ISBN 9782915867541



La Polynésie-Française

Sommaire

Avant-propos 5
Des marins intrépides 7
Peuplement et fondation d'une société 9
Spiritualité et vie quotidienne 11
Les dieux 11
L'habitat et le centre communautaire 11
Le *me'ae* 13
L'agriculture 14
L'arbre mythique, l'arbre à pain 15
La légende des origines 17
Le tatouage, art sacré 19
Les tabous 21
Les femmes et les enfants 23
Les *mahu* 27
La danse, la fête 29
Pahu et autres instruments musicaux 32
Parure et séduction, l'art de l'éphémère 34
Drôles de guerres 37
La sculpture 39
Le *tiki* 41
Le temps qui passe… 43
La mort 45
Découverte et prise de possession 47
Les Marquises, égéries des écrivains 49
Herman Melville 49
Robert Louis Stevenson 50
Jack London 50
Santaliers et baleiniers 51
Installation des missionnaires 53
Le cimetière marin 55
Atuona (Hiva Oa) 55
Paul Gauguin 56
Jacques Brel 63
Le renouveau 67
Le Festival des arts 69

Les Marquises d'île en île

Nuku Hiva 75
Ua Pou 87
Ua Huka 95
Hiva Oa 103
Fatu Hiva 109
Tahuata 115

La côte sauvage des Marquises

Avant-propos

Il est des pays où le soleil tue les questions Et des temps où l'engrenage de l'histoire tue le soleil.
ALBERT CAMUS

Terres nées du hasard, elles se sont faites toutes seules pour ne ressembler à aucune autre, ces drôles d'îles au relief aussi vif que déjanté. Elevées au rang des plus solitaires du monde, les douze îles des Marquises s'ancrent à une distance de 600 à 1 000 kilomètres de l'équateur pour s'étirer sur près de 350 kilomètres. Le rassemblement de ces pièces égarées d'un puzzle de verdures et de rochers flottant sur le bleu Pacifique sud couvrirait jusqu'à 992 kilomètres carrés. Séparées de Tahiti par 1 600 kilomètres d'océan, les Marquises sont les premières terres abordées par les circumnavigateurs d'aujourd'hui, après soixante jours de navigation depuis le canal de Panamá.

Leur éloignement a forgé leur force et leur fragilité. Elles furent le théâtre d'une mise en scène flamboyante, sur terre comme sur mer, jouée par des acteurs surgis des coulisses de l'océan. Malgré des contacts interinsulaires, leur isolement favorisa l'émergence de particularismes culturels. L'invention de la boussole vint complètement les déboussoler avec l'arrivée des caravelles chargées de navigateurs européens. Ce fut alors le choc de deux mondes opposés. Certains comme Cook et Bougainville, à la recherche du continent austral, y ont vu une nouvelle Cythère. Des baleiniers sans foi ni loi amorcent le génocide en transmettant des maladies jusque-là inconnues des Marquisiens. Et les missionnaires du XIXe siècle, ne doutant de rien, surtout pas d'un Evangile arrangé à leur manière, les achèvent avec un génocide culturel. Des poètes comme Paul Gauguin ou Jacques Brel les ont médiatisées tout en dénonçant l'injustice. Aujourd'hui, un printemps marquisien voit renaître sans violence une culture miraculeusement retrouvée.

Nous sommes il y a moins de 75 millions d'années, ce qui représente sur l'échelle du temps le dernier cinquantième de l'histoire de la Terre. La vie a déjà commencé ailleurs, sur les continents. Les plantes ont terminé leur révolution, et, en Afrique, les hommes sont nés avec les fleurs. Ici, il n'y a rien, rien que du bleu, un dégradé de bleu ciel soudé à celui de la mer. Avant que la Terre ne s'en mêle[1]. Dans d'énormes éclats de feu sonores, la scène va surgir comme d'une trappe, s'éteindre, puis se rallumer sur un décor fabuleux, avec ses jeux d'ombre et de lumière, ses effets magiques, la matière précieuse d'une mer de cobalt battant des murailles marbrées, une végétation d'une beauté telle qu'on pourrait croire que l'archipel a été posé là par la main d'un dieu. Ces îles, comme tout être vivant, ont une histoire : elles naissent, bougent, et se transforment pour finir par mourir. Leur vie est programmée à 30 millions d'années. Au cours de son long voyage sur le *Beagle* (1831-1836), le génial et révolutionnaire Charles Darwin (qui n'a pas seulement découvert les lois de l'évolution mais aussi bouleversé la chronologie de l'univers) avance une hypothèse parmi d'autres. Publiée en 1842, cette dernière est tellement audacieuse qu'elle sera naturellement controversée. C'est la théorie de la subsidence qui suppose que : « si tout bouge en profondeur, tout change en surface ». Hypothèse aujourd'hui confirmée. Les archipels volcaniques de Polynésie sont appelés à disparaître en retournant lentement à l'océan, se transformant peu à peu en atolls comme celui des Tuamotu[2].

1. Comme toutes les îles de Polynésie, les Marquises doivent leur apparition à deux phénomènes géologiques concomitants : activité volcanique au niveau d'une gigantesque chaîne de montagnes sous-marine (appelée ride du Pacifique est) et à l'activité des points chauds océaniques. D'où une évolution dans l'espace comme dans le temps puisqu'elles se transforment.

2. Les Marquises sont les plus hautes et les plus jeunes. Les Tuamotu presque plates sont les plus vieilles avec quelque 60 millions d'années. Les Australes s'échelonnent avec les Gambier et les îles de la Société sur 25 millions d'années.

Hiva Oa – Site archéologique de Lipona – Takai et son épouse Te Tovae E Noho

Spiritualité et vie quotidienne

Les dieux

Formant un panthéon baroque aussi riche que confus, les dieux sont omniprésents dans toute infime manifestation ou vibration de la terre : un souffle de vent, un tremblement de feuille, l'ombre d'un arbre, un nuage, l'eau qui coule, un trou dans la roche… Ils épousent une variété de formes infinies, d'où leurs représentations fragiles à partir de plumes, de fibres végétales ou de fines ossatures de bois.

Pour les Ma'ohi, les dieux et les hommes font partie d'une même société. Chaque dieu a sa représentation animale, végétale ou minérale. La mythologie marquisienne recense un nombre impressionnant de divinités. Chassés de la mémoire par la dictature d'un Dieu chrétien unique, ils n'ont laissé que quelques traces dans les esprits. Mais grâce aux témoignages d'anciens recrutés dans divers clans, îles ou vallées, on a pu casser quelques barreaux derrière lesquels ces prisonniers de mémoires perdues restaient enfermés.

Tiki, le plus renommé et le plus puissant d'entre eux, est le dieu de la première génération et du premier être humain, c'est aussi le patron des sculpteurs magiciens qui conçurent cet archétype de l'homme parvenu à l'état divin, avec ses proportions symboles de puissance, de beauté et d'abondance.

Dans ce panthéon païen, on trouve d'autres divinités majeures comme le dieu de la guerre et celui du tatouage. S'y joint Tana'oa qui règne sur le monde froid et obscur d'avant la création du ciel, de la mer et des îles. Atea, associé aux vents et aux grandes perturbations marines est le patron des pêcheurs. Allié à Ono, le dieu du son, il serait à l'origine de la création du monde, le fameux big bang.

Comme dans toutes les mythologies, toute une foule de demi-dieux se promènent ; Maui, sorte de dieu prométhéen ; le grand Fai de Vavau qui entretiendrait des relations privilégiées avec les requins, et séjournerait auprès de Hina, la déesse de la lune.

L'habitat et le centre communautaire

Chacun avait son chez-soi pour jouir,
quand il voulait, du repos et du silence.
PÈRE DELMAS, 1927.

Les maisons se nichent au creux des vallées, à distance respectueuse de la côte, soigneusement posées de part et d'autre des torrents et des cols pour éviter l'irruption des flots ravageurs comme celui des guerriers hostiles. Facteurs climatiques violents et relief âpre ont obligé les hommes à tirer le maximum d'un terrain encombré d'amas rocheux et soumis aux risques de ravinement par des pluies violentes.

L'organisation de l'habitat obéit à trois impératifs : usage et surveillance de la mer, horticulture et activités liées à la vie du centre communautaire On en retrouve les traces dans les forêts, là où une forte densité de *pae pae* se laissent paisiblement dévorer par une végétation exubérante.

Dans les environs immédiats, des enclos sont réservés aux plantes médicinales à usage quotidien, aux arbustes de tiaré pour se mettre une fleur à l'oreille dès le matin, à l'arbre à pain qu'on plante à chaque naissance pour nourrir l'enfant, et au mûrier dont l'écorce fournira le *tapa* qui va l'habiller. A l'écart, se dresse un petit *me'ae*, lieu sacré familial en relation avec la mort, la naissance ou tout autre événement associé à un rite religieux.

Le *fa'e* ou maison est un espace intime réservé au repos, au sommeil, et au rêve. Ce *ha'e* ou *fa'e* est couvert de végétaux. Assez bas, il ne domine la terrasse de cailloux que de 40 à 80 centimètres. Il fait l'objet d'une décoration particulièrement soignée avec la sculpture des poteaux porteurs, et le tressage ornemental de la poutre faîtière.

Hommes et femmes (et la coutume perdure) ne mangent ni ensemble ni au même endroit. Une construction sur pilotis sert

Sourire marquisien

Les femmes et les enfants

Dans cette société matriarcale et polyandre, le sexe n'a jamais fait barrage à l'accès aux responsabilités. On peut trouver des femmes ayant accédé au rang de chef ou de prêtre chaman. L'important n'est pas d'être une femme ou un homme, mais de posséder les qualités nécessaires. Si elles ne participent pas au combat, les femmes y accompagnent gaiement les hommes pour les encourager. Cependant, la panoplie des tabous les concernant s'est peu à peu enrichie au cours du temps : interdictions de partager leurs repas avec les hommes, de monter sur les pirogues, ou encore de passer le seuil de la grande maison des guerriers.

Si aujourd'hui les femmes accouchent à l'hôpital de Nuku Hiva[1], dans les années 1950 et même après, elles se rendaient sur la plage. Plongées dans l'océan, dos aux fortes vagues, elles attendaient la septième, la plus forte, pour pousser en même temps qu'elle…. L'enfant venait au monde dans l'eau. Les autres attendaient sur le sable pour couper le cordon ombilical quand l'enfant apparaissait. Le père recueillait le placenta pour l'enterrer sous un arbre planté pour l'occasion. Au bout de quelques jours, quand le cordon ombilical avait séché, on allait le jeter au large pour symboliser le lien avec la mer.

Les enfants sont la richesse de la famille, jamais une charge. Dorés à souhait, regard immense, s'envolant comme des nuées d'oiseaux sur les quais où ils attendent les marins sans jamais rien quémander ou chevauchant sur des planches de fortune des vagues quatre fois plus hautes qu'eux. Bonheur parfait aujourd'hui compromis quand il leur faut rejoindre l'école secondaire loin de leur vallée, de leur famille. Autrefois jusqu'aux prémices de la maturité sexuelle, l'enfant évoluait dans un univers en marge des adultes. Vers dix ou douze ans, deux grandes cérémonies lui permettaient d'entrer dans la vie de la tribu : attribution du premier cache-sexe et superincision pour les garçons, percement des oreilles pour les filles.

Cependant, avec l'adoption, ce trésor qu'est l'enfant peut être échangé en toute générosité et sans complexe dès la naissance. Nombre d'entre eux ne sont pas élevés par leurs parents biologiques, mais par certains membres de la famille : frère, sœur, grand-mère, oncle ou tante, parfois même par tout le clan et plus rarement par des Européens ou *popa'a*[2]. L'adoption se fait selon les goûts et les aptitudes de l'enfant et en concertation avec les parents, les maîtres, et le conseil des anciens. Le document officiel est signé à la gendarmerie.

Aux Marquises comme dans toute la Polynésie, l'adoption est un véritable phénomène de société. Les causes en sont aussi confuses qu'anciennes. On en retrouve des traces dans la mythologie. Quand nos rois scellaient des alliances par des mariages, ceux de Polynésie faisaient la paix en s'échangeant des enfants. Cette spécificité se retrouve dans le vocabulaire : *fanau* « naître » désigne l'enfant biologique ; *fa'a'amu*, littéralement « faire manger », l'enfant adopté.

Pour nous étrangers, il est bien difficile de s'y retrouver. Quand on les entend parler de leur progéniture, on est comme des chattes plongées dans un tel désordre mental qu'on n'y retrouve pas ses petits. Au cours de nos séjours, nous avons été plusieurs fois confrontés à des situations curieuses.

Nous sommes un jour de juillet. Les écoles ont fermé et les enfants des îles ont regagné leur vallée pour y passer les vacances[3]. Après avoir cahoté sur une piste infernale, notre petite Suzuki parvient enfin dans le village minuscule. Un Si

1. Cependant, les communications entre les îles restent difficiles. Certaines, comme Fatu Hiva, n'ont pas d'aéroport, et les femmes enceintes sont obligées d'arriver jusqu'à deux mois avant terme à l'hôpital de Nuku Hiva.
2. Certains Polynésiens, s'y opposent farouchement, estimant que les *popa'a* pillent la Polynésie de ses enfants plutôt que d'aller les chercher dans des pays où ces derniers ont faim. D'autres voient dans l'adoption interethnique une chance d'ascension sociale.
3. L'absence d'écoles secondaires sur les îles les oblige à vivre à Tahiti dans des familles d'accueil.

Danseur à Nuku Hiva

La danse, la fête…

Les tambours, une bonne vingtaine peut-être et certains hauts de douze pieds, battaient en mesure sans arrêt.
Les danseurs affublés d'ornements bizarres bondissaient, se balançaient et tourbillonnaient.
ROBERT LOUIS STEVENSON

tous les voyageurs, peintres, écrivains ou missionnaires du XVIIIe et du XIXe siècle relatent de tels spectacles, ils se montrent également choqués par leur réalisme à connotation sexuelle. Mais c'était ignorer que de tout temps et partout, l'imagination humaine a toujours su composer de savantes harmonies en matière de séduction. Cook note cependant que les mouvements étaient « toujours réalisés avec une rare perfection et précision ». Herman Melville, dans *Taïpi*, évoque une fête centrée autour de *pahu* gigantesques, tambours sur pied en bois évidé et pouvant atteindre jusqu'à deux mètres de haut, et autour desquels ils dansaient pendant plusieurs jours.

Grâce, puissance et séduction. Ces mots peuvent résumer une danse apparemment pauvre en mouvement, mais où chaque infime cellule du corps semble vibrer au rythme des tambours. Les danseurs se propagent comme des flammes. Larges sourires ouverts comme des fleurs épanouies, épaules fixées sur la toupie de hanches tourbillonnantes, les femmes attrapent les rêves de leurs mains souples. Les bras puissants des garçons chassent un ennemi imaginaire.
Il y a là quelque chose de grave et d'insolent, qui relève de l'exorcisme et de la transe. Scandé de cris brefs, se déroulant au rythme des tambours, ce spectacle vous pénètre au plus profond des entrailles et vous emplit comme un orage dans un ciel d'été. Chant, musique et danse parlent de la vie parce qu'ils parlent de mort et d'amour. Si la danse est l'art du mouvement, celle des Marquises est avant tout l'expression d'une culture ancienne, et puise aux sources d'une mémoire collective longtemps occultée après l'arrivée des missionnaires. Prière ou langage, les gestes sont comme des mots posés dans l'espace pour exprimer ses désirs ou chasser la peur...
Si la précision des gestes échappe à l'étranger, elle n'en est pas moins omniprésente. Des regards et des intelligences plus aiguisés ont su y discerner une immense variété, et tous les Marquisiens ont eu à cœur de maintenir intacts les rythmes et les figures d'un art où l'évocation réaliste côtoie toujours le sacré.
La diversité s'exprime avec bonheur dans l'art de marier durable et éphémère dans les costumes. Parmi les végétaux utilisés pour leur réalisation, on trouve le pandanus, l'arbre à pain, l'hibiscus et surtout le cocotier. Feuilles, écorces et fibres sont utilisées dans la fabrication des coiffes somptueuses, des ceintures incrustées de nacre, des jupes *(more)*. D'autres arbres sont recherchés pour leurs graines rouges au noires, d'autres pour leur écorce battue qui donne le *tapa*[1]. L'habillage d'une troupe requiert des heures et des heures de travail patient, avec le concours des petites mains d'une communauté passionnée, dotée d'un goût sûr et d'un imaginaire vagabond.

1. Etoffe végétale dont s'habillaient les anciens. Il est obtenu par martèlement du liber de certains arbres. Il est d'épaisseur et de couleur variables, allant du blanc pur au marron-rouge, selon l'écorce utilisée : mûrier à papier, banian, ou arbre à pain. Le *tapa* offre divers usages quotidiens. Les costumes de fête sont teintés d'un jaune éclatant, tiré d'une plante sacrée à travers tout le Pacifique, le safran des Indes ou *Curcuma longa*. S'il peut être parfumé, le vêtement de *tapa* n'est jamais agrémenté de dessins aux Marquises, archipel où le tatouage étant très fréquent, la superposition d'images serait un nonsens et une faute de goût. Excepté pour certaines pièces destinées à envelopper des crânes au cours de rites funéraires.

Nuku Hiva – Festival des arts marquisiens de l'an 2000

Le renouveau

Si, comme l'aurait prétendu André Malraux, « le XXIe siècle sera spirituel ou ne sera pas », on peut affirmer que les Marquises « sont » bel et bien en ce début de siècle qui voit les valeurs de la Bourse s'effondrer et les plaques tectoniques de l'humanité bouger. Avec l'explosion d'un renouveau spirituel et culturel, les Marquises vivent leur printemps. Une révolution au sens cosmique du terme : celle d'astre revenant à son point de départ sur son orbite temporelle. Au Festival des arts amorçant le nouveau siècle, le maire charismatique de l'île de Nuku Hiva déclarait que les Marquises n'étaient « pas un cimetière, celui de Gauguin et de Brel, même si les deux hommes avaient largement adouci de leur aura le rayonnement aveuglant de Tahiti, derrière lequel tout a la facilité de s'effacer ».

Pour ces hommes au passé de guerriers, le combat pour la réappropriation de leur histoire se fait sans violence, sans bain de sang, sans morts ni blessures. Dans la fête et dans la paix.

Les seuls pavés sont ceux qu'on arrache aux ruines des *pae pae* et des espaces sacrés pour patiemment les recomposer.

Peu à peu, le Marquisien retrouve le temps perdu, « ce temps parasite », comme le qualifia Hiro, « celui qui nous éloigne et nous sépare de notre culture ». Ce temps laissé à l'abandon, le ma'ohi le récupère et s'en empare comme on s'approprie une terre par prescription acquisitive. Les anciens savaient prendre ce temps-là. Assis par terre, ils s'en rendaient maîtres et pas esclaves, en jouissant à leur guise pour prendre en compte les valeurs du passé. Un passé permettant d'appréhender plus clairement le présent, et de bâtir un futur enrichi des traditions ancestrales. Danse et musique reviennent en tambour et fanfare et le tatouage réapparaît à fleur d'âme et de peau. Le peuple marquisien relève la tête comme il hisse les couleurs de son drapeau : rouge pour le pouvoir, jaune pour la fête et, sur fond de paix blanche, le *tiki*, le premier homme, le plus grand des dieux.

Mais par quel miracle les huit mille survivants d'une culture qui faillit disparaître l'ont-ils fait renaître ? Ce renouveau résulte sans doute du besoin inné d'entretenir la chaîne de la vie qui fut et reste la force du Marquisien, forme de résilience qui l'a aidé à survivre. Mais aussi et surtout de la volonté d'une poignée d'hommes aussi doués que généreux.

Si les missionnaires furent à la source de la mort de la culture marquisienne, il est paradoxal de penser que c'est en partie grâce à un évêque, Mgr Le Cleach, qu'elle fut ressuscitée. Le futur homme d'Eglise naquit en 1905 dans une famille de Bretons bretonnants. L'enfant qui souffrit de ne pouvoir parler la langue maternelle, se fit taper sur les doigts à l'école pour son mauvais français, va devenir un prince au pays des intellectuels et de la sémantique.

« A mon arrivée, en 1971, j'ai d'abord vu la beauté du paysage, puis celle des gens, et j'ai cherché à découvrir leur histoire. Mais les Marquisiens avaient tout oublié. »

Le nonagénaire au regard perçant se tient droit, il se souvient très bien de l'état déplorable dans lequel il trouva les Marquisiens en 1971. A l'époque, il se lance dans une grande enquête : « Connaissez-vous vos ancêtres, parlez-vous votre langue, que pensez-vous de vos traditions ? » Infatigable, il se penche sur la grammaire, les subtilités de la langue et de sa phonétique, persuadé qu'« on ne doit surtout pas perdre sa langue et sa culture. pour garder la tête haute et le respect de soi ».

En 1979, avec une poignée d'intellectuels *ma'ohi* il part en croisade. Parmi eux et pour ne citer que lui, Benjamin Teikiteouata dit Toti ; l'association culturelle Motu Haka (le rassemblement) émerge pour repêcher le patrimoine marquisien.

En 1968, Benjamin Teikiteouata est un adolescent sur l'île d'Ua Pou. A son âge, ses ancêtres jouissaient d'une liberté sexuelle et d'une insouciance totales, parcourant l'île la peau teinte de gingembre jaune. Mais Toti se pose des questions graves, se désespère de voir son peuple agoniser, un peuple dont « il n'y a rien à tirer », des *enana* lavés de leur culture et enfermés dans leur silence. Ceux qui en gardent la mémoire refusent de raconter les

Les Marquises d'île en île

L'Archipel des Marquises est l'un des cinq archipels qui composent la Polynésie-Française.
Cet archipel représente une chance pour les voyageurs d'aujourd'hui. Ils auront le bonheur d'y trouver des paysages authentiques et une population fière de sa culture et de ses îles et qui veut vous faire partager cet amour, sans penser encore au profit qu'elle peut tirer des bourses garnies des touristes. Il faut en profiter pour découvrir la vraie Polynésie.

A Nuku Hiva, la plus grande île du groupe nord, sont rassemblés les différents centres administratifs et l'évêché. Elle est entourée de deux îles habitées : Ua Pou et Ua Huka. Plus au nord, une île déserte, Eiao qui a failli accueillir le site des essais nucléaires du fait de son isolement ; de temps à autres y viennent des scientifiques ou quelques robinsons. Il y a aussi trois îlots, Hautulti, Hatutu et Motu One.

Le groupe sud s'articule autour de l'île principale, Hiva Oa. On trouve tout à côté Tahuata séparée seulement par le canal du Bordelais et plus loin Fatu Hiva. Ces deux îles habitées ne possèdent toujours pas d'aéroport. On compte aussi plusieurs îlots inhabités comme Motane et Terihi, au nord de Fatu Huku, et le rocher Thomasset, au sud.

Nuku Hiva – La baie de Taihoae

Le plateau Tovai

Nuku Hiva

La charpente

D'une superficie de 340 kilomètres carrés, c'est la seconde île la plus importante de la Polynésie-Française après Tahiti, dominée par le mont Tekao qui culmine à 1 224 mètres. Elle est constituée de deux volcans issus d'un même point chaud à plus de 4 000 mètres de profondeur. La caldera du premier a donné le plateau Tovai, tandis que la seconde caldera, s'est effondrée et forme la large baie de Taihoae, bornée par une chaîne de montagnes où le mont Muake s'élève à 864 mètres. On recense environ 2 700 habitants, dont plus de 1 800 dans la capitale administrative, les autres sont répartis dans plusieurs villages.
L'arrivée en avion nous montre ce relief tourmenté : parois abruptes de basalte noir coupées de vallées profondes comme celle de Taipivai plantées d'immenses cocoteraies et où l'on aperçoit de hautes cascades. La côte est sauvage, frappée sans cesse par la houle du large qui ne trouve aucun lagon sur son passage pour atténuer sa force. Quelques baies offrent des mouillages tranquilles, comme la baie de Taihoae ou la baie du Contrôleur qui ont attiré jadis les premiers navigateurs et où les navires baleiniers et santaliers venaient se réfugier pour échapper aux tempêtes sévères du Pacifique.
L'aéroport est de l'autre côté de l'île par rapport à la capitale administrative. Il y a vingt ans c'était la galère pour traverser l'île. Une piste boueuse passait par les crêtes et le plateau Towai avant de redescendre vers Taihoae ; cependant on pouvait emprunter un hélicoptère pour rejoindre en 15 minutes la ville principale. Une route large et goudronnée a renvoyé désormais l'hélicoptère à Papeete.
L'arrivée à l'aéroport est toujours un événement, même s'il est aujourd'hui quotidien. Les hôtels ont envoyé leur minibus, les pensions sont venues chercher leurs clients. Les commerçants prennent livraison de leurs colis urgents et la poste réceptionne le courrier. Chaque vol amène également son lot de

« démarcheurs », des VRP qui viennent prendre les commandes des marchandises qu'apportera l'*Aranui 3*.
Le temps sec et chaud de Terre-déserte, qui porte bien son nom, surprend le visiteur.
Nous prenons la route. Tout de suite, nous sommes frappés par l'exubérance de la flore : bougainvilliers écarlates, cactus, grandes fleurs jaunes en forme de cornet de glace, et magnifiques fougères arborescentes.
Nous traversons une immense forêt de pinus, plantés il y a bien longtemps, pour fournir du bois aux insulaires mais qui ne servent à rien, car mal adaptés au climat, ils ne grandissent pas.
Après avoir admiré le « grand canyon » de Nuku Hiva, nous franchissons la crête du premier volcan et débouchons sur le magnifique plateau Tovai où paissent des troupeaux de bovins. Plus loin, s'étend l'immense baie de Taihoae. Au large, gardiens de l'entrée, les deux rochers Sentinelles, sur le plan d'eau de nombreux voiliers à l'ancre et au premier plan le village construit tout le long de la plage.

La vallée de Hakahau

Ua Pou

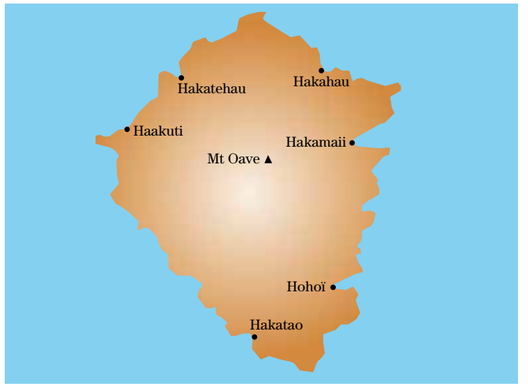
Les piliers

A 50 kilomètres au sud de Nuku Hiva, l'île d'Ua Pou qui ne fait que 105 kilomètres carrés, est la plus peuplée de l'archipel. Une douzaine de pains de sucre, des aiguilles de trachyte, se dressent vers le ciel. Le pic Oave, 1 203 mètres, est le point culminant de l'île.

Pour atterrir à Ua Pou, il faut oublier toutes les règles élémentaires de pilotage. On doit se poser vent dans le dos, face à la montagne, sur une piste extrêmement courte, dotée en son milieu d'une levée importante pour freiner l'appareil. D'ailleurs les ATR ne peuvent pas s'y poser, et les pilotes doivent posséder la qualification « pilotes de montagne » pour se poser sur cet altiport.

Il est bien question de construire un autre aéroport, mais le projet semble bien lointain. De plus, il défigurerait ces paysages magnifiques uniques au monde. Ces pics sont parfois friables et ce n'est qu'en 1998 qu'une équipe d'alpinistes allemands emmenée par Siegfried Weipper a pu les escalader.

L'altiport

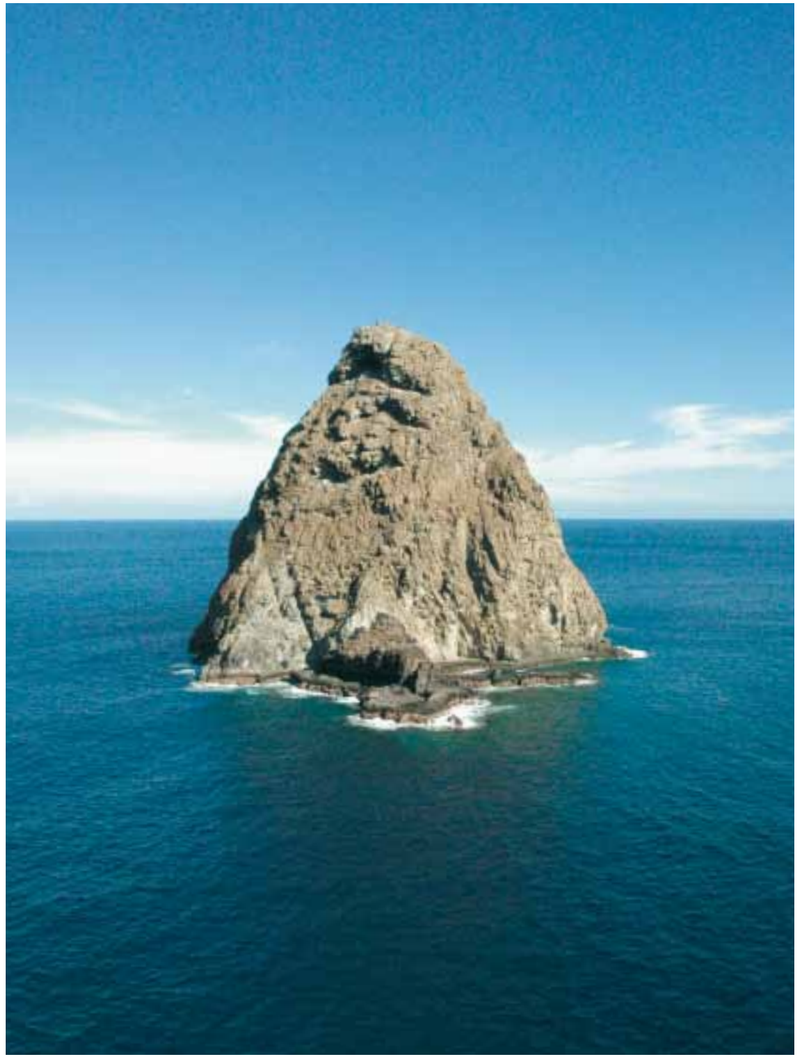


Le port commercial de Hakahau, le chef-lieu de l'île, est tout petit. Et lorsqu'il accueille l'*Aranui 3*, la goélette doit manœuvrer avec délicatesse, en remuant la vase du fond. En face du port, s'élèvent la mairie et, un peu plus loin, l'église Saint-Etienne. C'est la sœur jumelle de la cathédrale de Taihoae. Un mélange de pierre et de bois. L'immense statue de saint Etienne de l'entrée est due au peintre-sculpteur Garrick Yrondi, un *popa'a* installé aujourd'hui à Bora Bora. Quant aux autres sculptures, elles sont l'œuvre d'artistes locaux. La chaire représente l'avant d'un bateau de pêche avec ses nombreux filets remplis de poissons.

Sur la plage, gît une réplique d'immense pirogue double. « C'est la pirogue de Rataro », me dit-on. Lorsque je l'ai rencontré pour la première fois, il était infirmier et il chantait la beauté de ses îles. Il chante toujours et les CD se succèdent. Son grand rêve est de relier Ua Pou à la Nouvelle-Zélande sur cette pirogue, et de refaire la route de ses ancêtres qui ont peuplé le Pacifique.

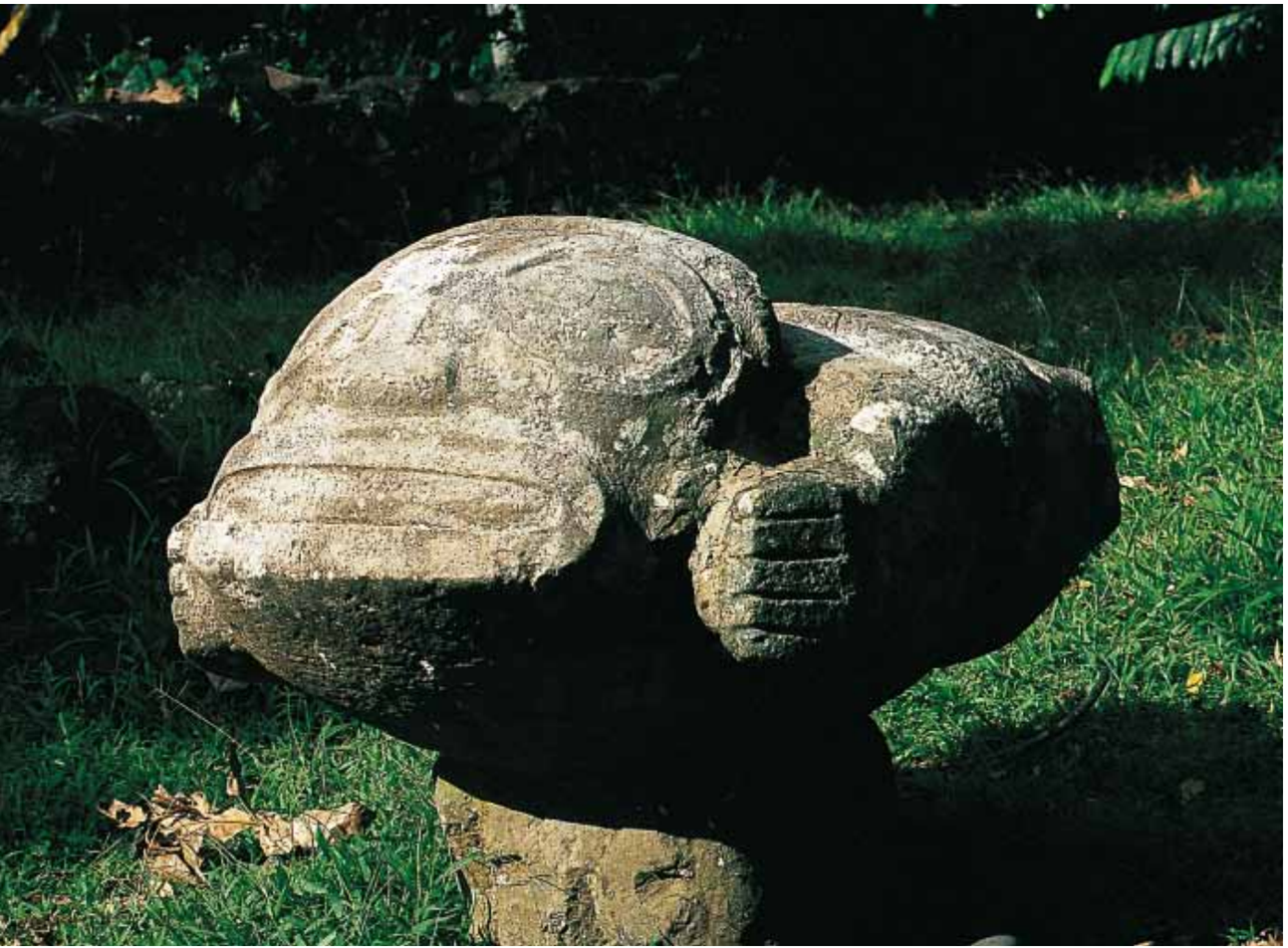
Le loto du dimanche après-midi

L'école de sculpture de Hane



Le motu *Hane*

Hane – Le site de Meiaute ; à droite-bas : *Hemeni, l'île aux oiseaux.*



Puamau, la prêtresse couchée Makii Taua Te Pepe

Hiva Oa

La poutre maîtresse

Hiva Oa fut la capitale administrative de l'archipel des Marquises jusqu'en 1940. C'est la seconde île en superficie. Elle est plus longue que Nuku Hiva, mais moins large. Découverte par le navigateur espagnol Mendaña en 1595 au cours de son second voyage vers les îles Salomon, elle restera oubliée comme les autres îles des Marquises durant près de deux siècles.

Atuona

Située au fond de la grande baie de Taaoa, dominée par les plus hautes montagnes de l'île, le mont Temetiu (1 276 m) et le mont Feani (1 026 m), la ville d'Atuona, le chef-lieu, est à 13 kilomètres de l'aéroport. Peu avant le village, à droite la route conduit au port, à gauche on longe la baie de Tahauku où sont ancrés de nombreux voiliers, parmi lesquels beaucoup qui arrivent directement de Panama et font escale ici pour remplir les formalités de douanes les autorisant à naviguer durant un an en Polynésie-Française. Côté montagne, nous croisons la caserne du SMA (Service militaire adapté) qui accueille 250

Centre culturel Paul Gauguin

jeunes Polynésiens qui viennent apprendre un métier.
A l'entrée du village, se trouvent la gendarmerie, et, un peu plus loin en face, le musée Gauguin qui abrite plus de cent cinquante copies de tableaux du peintre. L'aventure commence avec un certain Alin parti sur les traces de Gauguin à bord de son voilier. Il arrive à Atuona et propose au maire de l'époque de « copier toute l'œuvre du maître ».
Le maire, voulant marquer le 150e anniversaire de la naissance du peintre, accepte et construit le musée. D'autres viendront, tel « le faussaire » Marthouret, nommé « copiste d'Etat » par Jack Lang, qui s'installa durant plusieurs mois dans la reconstitution de la Maison du Jouir. Plus tard, un couple continuera les reproductions. jusqu'au changement de municipalité qui arrêtera « le massacre ».
Dans la Maison du Jouir, une statue en cire de l'artiste semble plus vraie que nature. Derrière, un immense hangar abrite le musée Jacques-Brel. Ce dernier débarqua de son voilier *Askoy* un jour de 1975.
Dans la rue principale, en face du musée, une épicerie. Lors de mon premier passage, il y a plus de dix ans, une pancarte

A gauche haut : Va'a *de compétition sur la plage de Nahoa ;* bas : *plage de Motuua ;* ci-dessus : *Grotte de l'entrée des âmes* ma'ohi.